

Il y a comme toujours beaucoup de monde à ce dîner ; deux ou trois directeurs, des familles entières de paroissiens, et quelques curieux. Un doux soleil d'automne pénètre dans la salle.

Ce réfectoire est le principal attrait de curiosité pour l'assistance. Des valets d'une propreté rare glissent autour des tables silencieuses. Les curieux vont et viennent à leur guise et font tout bas entre eux plus d'un commentaire sur la figure de ce *numéro* qui est là-bas près de la fenêtre. C'est que beaucoup de ces physionomies expansives ont un caractère qui mérite de fixer l'attention. Il y a parmi les assistants des visiteurs habituels qui connaissent les hôtes du lieu. On les voit s'arrêter à une place marquée, se pencher, et dire quelques mots à l'oreille de l'un des enfants. Ce n'est point médire que de remarquer en passant qu'ils s'accressent surtout à ceux qui ont un joli visage.

Une dame voilée, — la même que nous avons rencontrée, il y a douze ans déjà, à la porte de l'hospice, s'avance au milieu de la foule accompagnée de l'un des directeurs. A son attitude, il est clair qu'elle entre dans cette salle pour la première fois. Sans doute, ni la curiosité ni l'occasion ne l'avaient encore amenée dans ce triste séjour : et ce spectacle semble lui causer une vive émotion. Ses yeux humides plongent dans la salle.

— Vous avez beaucoup de petits garçons ici, — dit-elle au grave personnage qui l'accompagne. — A quel âge es-tu fait-on entre dans le monde ? . Se prennent-ils souvent de passion pour la mer ? .

Et puis d'une voix étouffée : —

— Savez-vous lequel est Walter Wilding ?

Son guide sent avec quel ardeur brûlante les yeux de l'étrangère s'attachent sur les siens, à travers le voile épais qui recouvre ses traits.

— Je sais lequel est Walter Wilding, — dit-il. — Mais mon devoir m'interdit de faire connaître aux visiteurs le nom de nos enfants.

— Ne pouvez-vous seulement me le montrer sans rien me dire ? — répliqua la dame voilée.

— Écoutez-moi, Madame, — dit tout bas l'homme qui l'accompagne. — Votre charitable intention d'adopter un de nos enfants me détermine à transgresser notre règle en votre faveur. Je ne vous demande pas, je ne veux pas savoir pourquoi ce nom vous intéresse. Mais suivez-moi des yeux. Le petit garçon près duquel je m'arrêterai et à qui je parlerai tout à l'heure, ne sera pour vous qu'un étranger comme tous les autres ; mais celui que je toucherai en passant sera Walter Wilding. Ne me dites plus rien et éloignez-vous.

La dame voilée obéit, avança de quelques pas dans la salle, les yeux fixés sur celui qui l'avait introduite.

Celui-ci, d'un air officiel et grave, marche en dehors des tables en commençant par la gauche. Il suit la ligne entière, tourne, et revient à l'intérieur des rangs et, jetant un regard furtif du côté de la dame voilée, s'arrête auprès d'un enfant, se baisse, et lui parle. L'enfant lève la tête et répond. Il écoute d'un air naturel, en souriant, et pose en même temps sa main sur l'épaule du petit garçon assis à droite. Tandis qu'il continue de causer avec l'autre, il fait à celui-ci quelques caresses sans lui rien dire ; puis il achève sa tournée le long des tables sans toucher aucun autre enfant et sort de la salle.

Le dîner est fini. La dame voilée s'avance à son tour, par le chemin indiqué, en dehors des tables, en commençant par la gauche. Elle suit la longue rangée extérieure, tourne, et revient sur ses pas, elle relève son voile et, s'arrêtant devant le petit garçon que le directeur a touché : —

— Quel âge avez-vous ? — dit-elle.

— Douze ans, madame, — répond l'enfant étonné, en levant ses beaux grands yeux vers elle.

— Êtes-vous heureux et content ?

— Oui, madame.

— Pouvez-vous accepter ces bonbons ?

— S'il vous plaît de me les donner.

Elle se penche pour les lui remettre et touche de son front et de ses cheveux la figure de l'enfant. Alors, baissant de nouveau son voile, elle passe.

Elle passe bien vite et s'enfuit sans regarder en arrière

Huit jours après la dame voilée obtenait l'autorisation d'adopter un enfant du nom de Walter Wilding.

CHAPITRE III

LA MAISON WILDING AND CO.

La maison de commerce Wilding and Co., — marchands de vin se trouve au fond d'une cour de la cité de Londres, dans une petite rue escarpée, tortueuse et glissante qui réunit Tower Street à la rive de la Tamise. Il y a déjà bien des années qu'on a donné à cette cour le nom de Carrefour des Ecloppés.

Walter Wilding a maintenant vingt-cinq ans.

C'est un homme à l'air simple et franc, le plus naïf des hommes, avec son teint blanc et rose et son heureuse corpulence, étonnante chez un garçon de cette âge. Ses cheveux bruns frisent avec grâce, ses beaux yeux bleus ont un attrait extraordinaire. Le plus communicatif des hommes aussi bien que le plus candide, — jamais il ne trouve assez de paroles pour épancher sa gratitude et sa joie quand il croit avoir quelque motif d'être reconnaissant ou joyeux.

Monsieur Bintrey, — dit-il, à la personne qui est assise en face de lui, — pensez-vous qu'un homme de vingt-cinq ans qui peut se dire en mettant son chapeau : ce chapeau couvre la tête du propriétaire de cette maison de commerce, pensez-vous que cet homme n'ait pas le droit d'être satisfait de sa situation ? Le pensez-vous ?

L'interlocuteur de Walter Wilding, M. Bintrey, l'homme d'affaires de la maison et de la famille était un prudent compagnon, la réserve même. Ses yeux pouvaient être comparés à deux petits globules clignotants qui sortaient de deux grosses paupières au milieu d'une grosse tête chauve.

— Oui, — fit-il, — je pense que vous avez le droit d'être satisfait... Oui, vraiment... Ah ! ah !

Il y avait sur le bureau, des biscuits, une carafe, et deux verres.

— Aimez-vous le vieux Porto de quarante-cinq ans ? — dit Wilding.

— Si je l'aime ? — répéta Bintrey, — mais vous m'en avez fait assez boire...

— C'est du meilleur coin de notre meilleure cave, — s'écria Wilding.

— Eh ! oui. Je vous remercie, monsieur... excellent vin !

— Maintenant, — reprit Wilding, — je crois que nous avons tout arrangé, monsieur Bintrey, et le mieux du monde.

— Le mieux du monde, — reprit Bintrey.

— Nous nous sommes assuré un associé.

— Oui, nous nous sommes assuré un associé... Oui, vraiment !

— Nous demandons dans les journaux une femme de charge.

— Une femme de charge... nous la demandons dans les journaux. " S'adresser au Carrefour des Ecloppés, Great Tower Street, de dix heures à midi." Voilà l'annonce.

— Les affaires de feu ma pauvre mère sont réglées, — dit Walter.

— Régérées, — fit l'écho.

— Feu ma pauvre chère mère, — continua Wilding, — c'est un plaisir pour moi que de parler d'elle... mais c'est un plaisir qui m'accable... vous savez combien je l'aimais et combien je lui étais cher. Certes nous avions l'un pour l'autre le plus grand amour qui puisse exister entre une mère et son fils ; et, depuis le jour où elle m'avait pris sous sa garde, jamais nous n'avons connu un moment de discussion ou d'humeur. C'est un bonheur qui n'a duré que treize ans ; n'est-ce pas bien court ? je n'ai vécu que treize ans auprès de ma chère mère, et ce n'était que depuis huit ans qu'elle m'avait reconnu confidentiellement pour son fils. Vous connaissez cette triste histoire, monsieur Bintrey. Qui la connaîtrait, si ce n'était vous ?

Wilding se prit à sangloter.

Tandis qu'il essayait ses larmes, Bintrey savourait son Porto à petites gorgées.